



Bernardo Atxaga

Urkizu

Traduit de l'espagnol
par André Gabastou

LA JOIE DE LIRE

Il y a plus de cent ans, un pêcheur du Pays basque cingla vers Terre-Neuve ou plutôt vers *Ternua*, comme les Basques, en ce temps-là, appelaient cette partie du Canada qui fut si importante pour les pêcheurs de morue. L'équipage se composait de quinze hommes, sans compter un jeune orphelin d'à peine quinze ans qui s'apprêtait à faire la première grande traversée de sa vie. Il répondait au prénom d'Urkizu et il avait gagné très vite l'estime de tous grâce à son intelligence et à sa modestie. Son travail terminé, il était toujours disponible pour raccommoder un filet ou éplucher des pommes de terre. Si un marin demandait de l'aide, le jeune Urkizu était le premier à accourir.

Il n'empêche que les marins du bateau de pêche ignoraient encore sa plus grande qualité. Ils la découvrirent dans le port français de La Rochelle quand ils se trouvèrent dans l'obligation de se

débarrasser des sacs de pois chiches détériorés par l'humidité.

Le jeune Urkizu fut le dernier à débarquer, mais le premier à parler. Voyant ses compagnons dans l'embarras, il se planta devant le groupe et s'adressa ainsi à quelques marins qui réparaient un filet :

– *Hardi les gars ! Nous acheter pois chiches.*

La phrase, incorrecte, voulait dire à peu près ceci : *Bonjour, les gars ! Nous voulons acheter des pois chiches.*

Les marins de La Rochelle montrèrent un entrepôt du port, et tous se dirigèrent vers lui.

– Où un gars comme toi a-t-il appris la langue de France ? lui demanda surpris, Joanes, le patron du bateau.

La curiosité piquée au vif, les marins attendirent la réponse car, à cette époque, il y a plus de cent ans, les gens ne parlaient en général qu'une seule langue.

– Eh bien, je ne sais pas. On entend un mot par-ci, un autre par-là, et on finit par apprendre, répondit Urkizu avec sa modestie habituelle.

– Comment ça on apprend ? Eh bien moi, je n'ai jamais appris un seul mot de ma vie ! Et pourtant,

elle est longue, comme tu peux le voir ! dit Matush, le marin le plus âgé du bateau.

Le reste de l'équipage était d'accord avec lui, et tous se mirent à rire de bon cœur.

Ce qui s'était passé à La Rochelle se répéta dans un port d'Angleterre. Cette fois-là, ils se trouvèrent dans l'obligation d'acheter des pommes de terre, car celles qui étaient dans le bateau avaient germé.

– *Where can buy potatoes ?* demanda le jeune Urkizu dans le port.

La phrase, incorrecte, voulait dire à peu près ceci : *Où pouvons-nous acheter des pommes de terre ?*

Comme à La Rochelle, dans le port anglais aussi ils arrivèrent à leurs fins. Leurs achats finis, ils retournèrent au bateau.

– Tu connais aussi cette langue ? lui demanda le patron Joanes. Je suppose que tu as dû l'apprendre par ici, sans savoir comment.

– Eh bien oui, répondit Urkizu. Je ne sais pas pourquoi, mais j'entends un mot et il reste gravé dans mon esprit, ajouta-t-il en guise d'explication.

Tout l'équipage l'observait et il se sentait obligé de

dire quelque chose, face aux regards admiratifs de ses camarades.

Il leur fallut sept jours pour arriver à Terre-Neuve et, pendant tout ce temps, Joanes, le patron du bateau, n'arrêta pas de repenser à ce qui s'était passé. La facilité avec laquelle le garçon semblait apprendre les langues pourrait leur être d'une grande utilité. Il était très important pour eux de gagner la confiance des natifs de Terre-Neuve, car les échanges en seraient facilités – vêtements, tabac ou café contre peaux de renard blanc –, sans compter qu'ils pourraient obtenir leur collaboration quand il faudrait sécher et fumer les morues, ainsi que tout ce qu'ils auraient pêché. Mais il y avait un problème, les natifs, appelés « Esquimaux » étaient peu sociables et gardaient toujours leurs distances.

– On n'arrive jamais à rien avec ces Esquimaux. On ne sait pas ce qu'ils pensent, ce qui fait que toutes nos tentatives pour nous rapprocher d'eux tombent à l'eau. Si ce garçon apprenait leur langue, on travaillerait mieux. Beaucoup mieux.

Le patron Joanes avait décidé d'ouvrir son cœur à

Matush, et le vieux marin lui répondit en faisant un clin d'œil et en éclatant de rire :

– Bonne idée ! Excellente idée ! Ce garçon est plus malin que le diable en personne et, à coup sûr, il va tout de suite réussir à s'entendre avec les Esquimaux.

Ils arrivèrent enfin à Terre-Neuve, l'île qui s'appelait, à l'époque, Port-aux-Basques, et se dirigèrent vers l'endroit où ils avaient l'habitude de pêcher, dans les environs de ce qu'ils appelaient « Portutxo ». Les marins mirent leurs cirés, puis nettoyèrent le bateau et y remirent de l'ordre. A la tombée de la nuit, le patron Joanes et le vieux marin Matush appelèrent le jeune Urkizu.

– Vois-tu, jeune homme, j'ai parlé avec Matush, et nous avons pris une décision.

– Dites, répondit tranquillement le garçon, les yeux rivés sur Terre-Neuve.

Il eut, sous la pâle lumière du soleil de minuit, l'impression de se trouver dans un lieu désolé et désertique. Il n'y avait, apparemment, ni maisons ni arbres ni la moindre trace de vie. Cependant, il s'agissait, du moins en partie, d'une fausse impression.

Pas très loin du bateau, près de quelques rochers, une vingtaine de morses barbotaient dans l'eau.

Le patron Joanes lui exposa sans détour sa pensée. Voici quel était leur problème : ils avaient besoin d'un interprète.

– Nous sommes début juillet, conclut-il en faisant des calculs. Nous retournerons au Pays basque dans à peu près deux mois et demi. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu crois que tu auras le temps d'apprendre leur langue ?

– Au moins quelques rudiments, je suppose, répondit le garçon, toujours aussi modeste.

– Certainement plus que je n'en apprendrais, moi, en vingt ans ! s'écria le vieux Matush.

– Nous débarquerons demain et nous aurons notre premier contact avec les Esquimaux. Nous leur proposerons une récompense s'ils veulent bien te prendre en charge, dit le patron Joanes en regardant, lui aussi, les morses barboter entre les rochers et la plaine déserte qui s'étendait derrière eux.

Il y avait encore des traces de neige. Le long hiver nordique rechignait à quitter les lieux.

– Nous leur proposerons du tabac en échange de ton entretien. Il les rend fous. Ils passeront le plus clair de leur temps, la pipe à la bouche, ajouta Matush.

– Comme toi, dit le patron d'un ton goguenard.

En effet Matush ne se séparait que rarement de sa pipe.

Le lendemain, après avoir pendant des heures et des heures longé à pied la côte de l'île, le patron, Matush et le jeune Urkizu arrivèrent sur une petite plage, suivis des marins chargés de transporter les caisses. Là, dans cet endroit solitaire, les Esquimaux, dont Joanes et Matush avaient fait la connaissance au cours d'autres voyages, avaient installé leur campement. Au moment où ils arrivèrent, tous les membres du groupe, une trentaine, s'échinaient à préparer des harpons, des flèches et des arcs pour chasser. La saison du caribou approchait.

– Ils sont un peu nerveux quand ils doivent partir chasser le caribou, dit le patron Joanes.

– Pourquoi ? demanda le jeune Urkizu.

Lui ne trouvait pas les Esquimaux particulièrement nerveux. En revanche, leurs chiens, les huskies, l'étaient. Au fur et à mesure qu'ils approchaient du campement, leurs aboiements devenaient de plus en plus bruyants et insistants.

– Parce que la viande de caribou est pratiquement leur seule nourriture en hiver, répondit le patron. S'ils ne ramènent pas assez de bêtes, ils ne pourront pas se nourrir.

– De plus, ils doivent marcher beaucoup. Les caribous sont beaucoup plus au nord, ajouta le vieux Matush.

– Et si j'allais avec eux ? demanda le garçon, dont la curiosité était piquée.

Il n'avait jamais vu de caribou.

– C'est hors de question. Ils n'accepteraient pas, dit le patron.

– Je marcherai derrière eux. Je les suivrai.

Le patron Joanes s'opposa à lui en faisant une démonstration de son autorité :

– Non et non ! Pour apprendre leur langue, le mieux est de rester dans le campement. Les enfants et les adolescents n'en bougent pas. Ni les femmes non plus. Tu t'y feras plus facilement des amis.

– Ce n'est pas très facile non plus avec les femmes et les adolescents, dit Matush. Ils sont très méfiants. Ils peuvent attendre des semaines avant de t'adresser

la parole. A moi, ils ne m'ont jamais dit un mot. On conclut l'affaire du mieux qu'on peut et on passe à autre chose.

– Pourquoi leur faut-il de la viande de caribou ? demanda le jeune Urkizu en revenant au sujet précédent. Ils n'en n'ont pas assez avec les morses ?

Le vieux marin Matush laissa échapper un cri, une sorte d'éclat de rire.

– On voit bien que c'est la première fois que tu viens ici ! dit-il. Au cas où tu ne le saurais pas, ces grands morses se cachent toujours. Ils sont très prudents et très fuyants, et il est difficile de s'en approcher. Quand un Esquimau réussit à en viser un avec sa flèche, c'est qu'il s'est fait vieux. Evidemment, s'ils avaient ceci...

Matush leva son arme. Une winchester 73 à six coups. Beau fusil, en vérité. Il disait qu'il l'avait acheté à un chercheur d'or dans un port du Canada.

Tout en parlant, ils étaient arrivés au milieu du campement. Le jeune Urkizu pensa alors que ce que Matush avait dit sur les morses pouvait également s'appliquer aux gens qu'il avait devant lui. Les Esqui-

maux semblaient prudents, fuyants, revêches. Ils le regardaient d'un air grave, guère avenant. Les seuls qui souriaient, c'étaient les enfants.

Ils finirent par s'asseoir tous par terre, et, « du mieux qu'ils pouvaient », à l'aide de mimiques et de gestes, ils réussirent à conclure deux transactions avec les Esquimaux. Ils recevraient quarante peaux de renard blanc en échange de quarante kilos de galettes ; par ailleurs, le chef des Esquimaux promettait de prendre en charge le jeune Urkizu contre dix kilos de tabac. Le garçon eut l'impression que ce chef comprenait très bien la proposition et qu'il était disposé à tenir parole.

La deuxième transaction fut plus difficile que la première, car les Esquimaux soupçonnaient les marins de ne pas avoir dit toute la vérité. Ils pensaient que leur objectif était de se débarrasser de l'un de leurs compagnons malade. Mais quand ils virent le jeune Urkizu sauter, faire des cabrioles et le poirier, leurs soupçons se dissipèrent et ils acceptèrent la proposition. C'est, par ailleurs, à ce moment-là, qu'apparurent les premiers et derniers sourires de la réunion.

Au moment de retourner au bateau, le patron prit Urkizu par le bras.

– Accompagne-nous jusque-là, lui dit-il en montrant un rocher situé à environ cinq cents mètres du campement. Je ne veux pas repartir sans t'avoir auparavant donné quelques conseils.

– Comme vous voudrez, dit le garçon.

Ils prirent congé des Esquimaux et se mirent à marcher. Les marins qui portaient les caisses étaient en tête, suivis de près par Matush, le patron Joanes et le garçon.

C'était un grand rocher d'une vingtaine de mètres de hauteur, tout en creux et trous. Apparemment, l'endroit idéal pour servir de refuge aux vautours et aux aigles. Pourtant tout cela n'était pas l'œuvre des oiseaux, mais de l'eau et du vent.

Ils se mirent dans un coin en s'assurant que les Esquimaux du campement ne pourraient les voir.

– Vois-tu, Urkizu, dit alors le patron Joanes d'un ton plutôt solennel. Le garçon tressaillit, parce que c'était la première fois que le patron l'appelait par son prénom, tu vas rester ici, parmi ces gens

étranges, et j'avoue que je ne me sens pas très rassuré. Je ne sais pas si j'ai bien fait de te demander ce que je t'ai demandé. Il est vrai qu'il serait bon qu'on connaisse leur langue, mais on aurait pu aussi continuer comme on a fait jusqu'à présent. Toujours est-il que le marché est conclu et qu'on ne peut pas faire machine arrière.

– C'est exactement ce que je pense, répondit d'un ton ferme le garçon.

– Sortez les vivres ! ordonna le patron Joanes. Aussitôt, les marins sortirent dix sacs d'une caisse et les posèrent par terre.

– Galettes et poisson fumé. Dommage qu'il n'y ait pas de cidre ! dit en riant Matush.

– Imaginons la pire des hypothèses, ajouta le patron d'un ton toujours aussi solennel. Supposons qu'ils ne te donnent rien à manger, ou très peu. Eh bien, il te suffira de venir ici. Regarde, on va mettre les sacs dans cette cachette.

Les marins montaient et descendaient pour glisser les sacs dans un trou plus profond que les autres.

– Tu sais pourquoi on met les sacs si haut ? demanda

Matush. Pour qu'un ours ne les vole pas. Ils adorent les galettes.

– Dans un mois, début août, on te rendra visite, histoire de voir si tout va bien. On t'apportera une nouvelle provision de galettes et de poisson.

– Merci beaucoup, patron. Mais je crois que je n'en aurai pas besoin. Il avait gardé gravés dans sa mémoire les sourires des petits Esquimaux.

Il était temps de se séparer. Toutefois, Matush ne voulait pas repartir sans avoir ajouté quelque chose.

– J'espère que tu te rappelles comment fonctionne une winchester, dit-il en saisissant le fusil des deux mains et en le lui montrant. Celui qui sait s'en servir ne court aucun danger. Un ours s'approche, pan en pleine tête ! Un Esquimau se présente, un couteau à la main, pan en pleine tête !

Le patron Joanes l'interrompit :

– Comment peux-tu parler d'une manière aussi peu chrétienne ? Mais il ne dit rien de plus et son silence donnait raison au vieux marin. Terre-Neuve, ce territoire froid et solitaire, pouvait être dangereux. Une bonne arme n'y était jamais superflue.

– Garde le fusil. Ce sera ton meilleur ami, dit Matush au garçon.

– J'ai, dans ma poche, une arme bien plus efficace, dit alors Urkizu. Et tous le regardèrent.

Le jeune homme sortit de sa poche une toupie et un bout de ficelle.

Matush s'impatienta :

– Mieux vaut, mon garçon, que tu prennes le fusil et que tu laisses tomber ces bêtises.

– Je te remercie, mais je crois que je me débrouillerai avec ça. Dans mon village, dès que je me mets à jouer avec cette toupie, tous les enfants se précipitent vers moi pour me regarder. Je suppose qu'il se passera la même chose ici. Ne vous faites pas de souci, je vais me faire tout de suite des amis.

Ses camarades du bateau le regardaient d'un air admiratif. Pas de doute, c'était un garçon intelligent et raisonnable.

– Il se peut que tu aies raison, finit par dire le patron Joanes. Mais voilà, nous avons gardé gravées dans notre mémoire les vieilles chansons et nous nous méfions des Esquimaux. Mais, tout compte

fait, nous est-il arrivé quelque chose depuis que nous avons commencé à les fréquenter ? Non, jamais ! Peut-être l'heure est-elle venue de jeter par-dessus bord les vieilles chansons !

Le patron Joanes pensait à un air très populaire parmi les marins basques de cette époque : *Ternuako penak*.

*Ternuan dira salbaiak
ere iskimau etsaiak
giza bestia krudelak,
hilik jaten marinelak.*

*Uda luzean Ternua
marinelen ifernua,
herrian parabisua,
bai azken errepausua.¹*

Matush approuvait presque toujours le patron Joanes, mais cette fois, ce ne fut pas le cas.

1. En Terre-Neuve, il y a des sauvages, des ennemis esquimaux et des bêtes humaines cruelles qui tuent les marins et les mangent. Un long été en Terre-Neuve, l'enfer pour le marin. Le village natal, le paradis ; c'est là qu'il prendra son dernier repos.

– La vieille chanson dit vrai ! Ce garçon devrait garder ma winchester ! dit-il.

Le garçon s'obstina :

– Non, Matush. Je n'en ai pas besoin.

– Très bien Urkizu ! Très bien ! s'écria le vieux marin. Comme l'avait fait le patron un moment auparavant, Matush appelait par son prénom celui qui, jusqu'alors, n'avait été qu'un simple mousse.

– Va savoir si tu vas apprendre beaucoup de choses ! dit le patron Joanes en lui donnant une tape dans le dos.

– Je parie que oui ! ajouta Matush en lui assénant une autre tape, mais beaucoup plus forte. Comment voudriez-vous qu'il n'apprenne rien ! Il est aussi malin que têtue !

Le temps de se séparer était arrivé, aussi le jeune Urkizu se mit-il à courir vers le campement des Esquimaux. Il ne voulait pas que ce moment se prolonge.

Les premiers jours qu'Urkizu passa dans le campement furent paisibles, peut-être trop.

Les Esquimaux l'ignoraient et tous, aussi bien les jeunes que les vieux, les femmes que les hommes, continuaient à préparer la chasse au caribou. Assis devant la porte de la tente qu'on lui avait assignée, le jeune Urkizu se répétait qu'il devait rester patient. Avant de faire le premier pas, il devait observer les Esquimaux. Se rendre maître de la situation.

Le seul problème était la nourriture. De temps à autre, un jeune garçon de son âge s'approchait de lui avec quelques poissons et les posait sur une table. Mais les poissons – et c'était là le problème – étaient toujours crus, tels qu'au sortir de la mer, et les manger ainsi était quelque chose qui aurait révolté n'importe quel Basque. Plus d'une fois, il eut envie de courir jusqu'au trou rond du rocher et d'en rapporter quelques bonnes galettes à la tente mais, après y

avoir réfléchi, il se disait que non : pour apprendre la langue de ces gens, il devait s'acclimater à l'endroit et adopter leurs coutumes. Aussi un matin, ferma-t-il complètement les yeux et mordit-il dans le plus petit poisson qui était sur la table. Les Esquimaux, qui le regardaient, se mirent à rire. Et celui qui rit le plus, ce fut le jeune garçon de son âge qui lui apportait à manger.

Le jeune Urkizu rit, lui aussi, de bon cœur, persuadé qu'il réussirait à s'intégrer dans le groupe et à se faire des amis.

Arriva enfin le moment de partir chasser le caribou et les joyeux aboiements des huskies emplirent le campement. Tous partaient, tous les chasseurs s'en allaient avec leurs harpons, leurs flèches et leurs arcs. Ils emportaient dans leurs traîneaux de lourds vêtements faits de peaux d'ours, car ils savaient que les plaines du nord seraient recouvertes de neige, comme d'ailleurs le campement à leur retour. Femmes, vieillards, garçons et filles, tous suivirent quelque temps les chasseurs, puis firent demi-tour et retournèrent, tête baissée, au campement. Le jeune

Urkizu se dit que les Esquimaux n'aimaient pas les séparations. Sur ce point, ils lui ressemblaient.

Le lendemain, il sortit sa toupie. Il trouva dans le campement un endroit sans pierres ni boue et se mit tranquillement à jouer. Le jeune homme qui lui apportait à manger s'approcha aussitôt de lui – « avant que la toupie n'ait fait cent tours », pensa plus tard Urkizu –, et tous les adolescents et tous les enfants du groupe d'Esquimaux lui emboîtèrent aussitôt le pas.

– Tu veux essayer ? demanda Urkizu au jeune homme qui lui apportait à manger. Et il lui tendit la toupie et la ficelle.

Le jeune Esquimau poussa un petit cri de joie et enroula en un instant la ficelle. Mais par la suite, il eut moins de succès ; il lança la toupie, mais celle-ci roula sur le sol comme une pierre, sans que la ficelle se déroule.

– Non, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire, dit Urkizu en soulignant ses mots d'un geste de la main. Puis il ramassa la toupie, bien décidé à lui montrer comment il fallait la lancer. Tous regardèrent attentivement, avides d'apprendre le nouveau jeu.

Ils n'arrêtèrent pas de lancer la toupie et de la ramasser jusqu'à ce qu'il soit l'heure de se coucher. Entre-temps, Urkizu avait fait un grand pas vers son objectif : il savait quel était le prénom du jeune homme qui lui apportait à manger. Tout le monde l'appelait Kalaut.

– Toi, Kalaut ! lui dit-il en pointant un doigt vers lui. Puis il tourna le doigt vers sa propre personne. Moi, Urkizu ! s'écria-t-il.

– Urkishu ! répéta le jeune Esquimau.

Et tous se mirent à rire. Urkizu aussi, parce que c'était ainsi que l'appelaient ses amis dans son village, Urkishu.

Debile principium melior fortuna sequatur, dit le vieux proverbe latin, ce qui signifie qu'à un faible début succède une suite plus heureuse, et c'est ce qui se passa entre Urkizu et Kalaut.

Le pâle soleil du nord avait beau allonger les journées, eux les trouvaient très courtes. Leurs coutumes étaient si différentes ! Chacun avait tant de choses à apprendre de l'autre ! Urkizu utilisait une canne à pêche pour pêcher dans les alentours de la plage ;

Kalaut, en revanche, se servait d'un harpon appelé *kokarwod*. Urkizu faisait du feu et grillait les poissons qu'ils avaient pêchés, ce qui faisait rire Kalaut. Urkizu avait peur des ours qui s'approchaient de temps à autre du campement, ce qui faisait également rire Kalaut. Quand ils allaient, en prenant mille précautions, vers l'endroit où se trouvaient les morses et que les énormes bêtes s'enfuyaient en plongeant dans la mer, Kalaut se mettait en colère et gesticulait dans tous les sens et Urkizu, qui ne voulait pas laisser passer l'occasion, se moquait de lui en riant aux éclats.

Au début du mois d'août, ils entendirent un long sifflement.

– Ce sont les hommes de mon bateau qui m'appellent, dit Urkizu à Kalaut sans avoir le temps de prendre pleinement conscience de ce qui se passait.

Il y eut un second sifflement. Après s'être rendus à un bout du campement, ils virent les silhouettes de quatre ou cinq hommes au pied du rocher plein de trous.

– Ce sont donc bien eux ! s'écria Urkizu, comprenant la situation. Il prit congé de son ami et rejoignit

au pas de charge ses vieux compagnons d'équipage.

Matush fut le premier à le prendre dans ses bras.

– On ne peut pas dire que tu aies grossi, mais tu n'as pas non plus mauvaise mine ! dit le marin en poussant, comme d'habitude, force cris et en riant aux éclats.

– Comment vas-tu, Urkizu ? lui demanda Joanes en le serrant, lui aussi, dans ses bras.

– Nous t'avons apporté des galettes et un peu de poisson ! lui dirent les deux marins qui portaient une seule caisse.

– Mais je n'ai même pas touché à ce que vous m'aviez laissé la dernière fois ! s'écria Urkizu en regardant le trou rond du rocher.

– Tu n'en as pas eu besoin ?

– A vrai dire, j'ai oublié. Au début, c'était un peu difficile, mais je m'en suis tiré en mangeant du poisson cru.

– Ce garçon m'étonnera toujours ! dit Matush en lui donnant une tape dans le dos.

– Les chasseurs de caribou sont-ils revenus ? demanda le patron en regardant le campement.

– Pas avant un mois, répondit le garçon. Et vous, comment allez-vous ?

– La pêche est très bonne, répondit le patron. Une seule nouveauté, nous avons goûté la viande de morse. Grâce à Matush.

– Pas grâce à moi, mais à ceci, précisa Matush en montrant sa winchester.

– Eh bien, comme je l’ai dit à l’époque, il ne m’a pas manqué, dit Urkizu. La toupie m’a suffi.

– Et pour la langue, où en es-tu ? demanda le patron.

Urkizu leur expliqua en détail tout ce qu’il avait appris et, entre autres, il leur dit que le mot esquimau ne convenait guère. S’ils voulaient se lier d’amitié avec ces gens, mieux valait ne jamais les appeler ainsi, parce que c’était un nom qu’avaient inventé les Indiens pour se moquer d’eux.

– Pourquoi ? Qu’est-ce qu’il signifie ? demanda le patron Joanes.

– « Celui qui mange de la viande crue », ou quelque chose comme ça, répondit le jeune Urkizu.

– La pure vérité, non ? dit Matush en donnant raison aux Indiens.

– Ils mangent du poisson cru. C’est vrai. Mais à part ça, ils font des tas de choses, expliqua Urkizu. Par exemple, ils font de très jolis jouets pour les enfants. Et ils sont aussi très doués pour coudre des vêtements. Pourquoi alors les appeler « ceux qui mangent de la viande crue », et non « ceux qui cousent de jolis vêtements et font de jolis jouets » ?

– Tu dis de ces choses ! Comme tu es malin ! s’écria Matush en lui donnant une seconde tape dans le dos.

– Si ce ne sont pas des Esquimaux, qu’est-ce que c’est ? demanda le patron d’un ton très sérieux.

– Des Inuits. C’est ainsi qu’ils appellent leur peuple : *inuit*. Et leur langue, c’est l’*inuk* ou l’*inupik*.

– *Inuk, inuit...* répéta le patron Joanes comme s’il s’adressait à lui-même. Urkizu, combien y a-t-il de femmes en ce moment dans le campement ? demanda-t-il ensuite. Je veux dire de femmes capables de travailler.

– A peu près huit, répondit le garçon après avoir calculé. Ayant passé un mois dans le campement, il connaissait assez bien le village de son ami Kalaut.

– Y a-t-il un homme qui ait plus de pouvoir que les autres ?

– D’après mon ami Kalaut, le chef du groupe est le vieil homme qui s’appelle Nanuk. Puis, il y a Motima, la femme la plus importante du campement, expliqua le garçon.

– Je demande ça parce que j’aimerais que quelques femmes viennent à Portutxo vider et fumer les poissons que nous avons pêchés. Comme ça on aura beaucoup plus de temps pour pêcher et on rapportera trois fois plus de poisson au Pays basque.

– Pour ça, il va falloir que vous parliez d’abord avec Nanuk. D’abord avec Nanuk, puis avec Motima.

– Inuk, Nanuk, Motima... Combien de mots as-tu appris ? voulut savoir Matush.

– Quelques-uns. Pas beaucoup, répondit modestement Urkizu.

– Moi, j’arriverais à en apprendre une dizaine par mois. Pas plus, dit Matush d’un ton résigné, comme si son inaptitude le rendait triste.

– Pourquoi t’en faudrait-il davantage, Matush ? s’enquit un marin qui portait la caisse. Moins de

la moitié te suffirait. Il te suffirait de te rappeler comment on dit pipe, tabac, vin, eau-de-vie...

Matush l’interrompit en levant sa winchester à six coups.

– Et fusil !

– Ça suffit ! dit Joanes en mettant un terme aux plaisanteries. Allons au campement faire notre travail. Va savoir si nous aurons de la chance. On se contenterait de huit femmes disposées à travailler.

– On va essayer, dit le jeune Urkizu d’un ton sérieux. Il avait l’impression d’avoir été en vacances, d’avoir passé son temps à jouer, et il se sentait en dette. Il voulait faire plaisir à ses compagnons.

– Allons-y ! annonça le patron Joanes. Vous, non. Vous, vous mettez les provisions que nous avons apportées à côté des autres, et vous attendez ici, dit-il ensuite aux deux marins qui avaient porté la caisse. Quant au fusil, Matush, mieux vaut que tu ne le prennes pas avec toi. Je ne veux pas faire peur aux Inuits, conclut-il.

– Inuits ! Pour moi, ils seront toujours des Esquimaux ! Je suis vieux, et je n’oublie pas les vieilles chansons.

Matush se mit à chanter :

*Ternuan dira salbaiak
ere iskimau etsaiak,
giza bestia krudelak,
hilik jaten marmelak...*

– Toujours la même histoire, Matush. On voit que tu te fais vieux, lui dit le patron.

– Est-il bien nécessaire de laisser de quoi manger ici ? demanda Urkizu, quand les deux marins commencèrent à monter les sacs de galettes et de poisson fumé jusqu'au grand trou. A vrai dire, ça me semble inutile. Je vous ai déjà dit que je n'avais même pas touché à ce que vous m'aviez laissé la dernière fois.

– Ne t'en fais pas. Si, à notre retour dans un mois, les sacs sont toujours là, nous les rapporterons au bateau, dit le patron.

Ils se dirigèrent vers le bateau. A leur droite, au-delà du campement, un groupe de morses entraient et sortaient de l'eau. De temps à autre, quand ils plongeaient, il y avait de l'écume blanche sur la mer.

Le patron Joanes savait parler aux gens et conduire les affaires comme il l'entendait. Quand ils arrivèrent au campement, en guise de salut il utilisa le mot qu'il venait d'apprendre.

– Amis inuits ! cria-t-il. Aussi bien les hommes que les femmes du campement le regardèrent surpris, puis sourirent. Ils ne se souvenaient pas qu'un autre étranger les aient, un jour, appelés par leur nom. Amis inuits ! répéta le patron. J'ai besoin de quelques femmes pour vider et fumer le poisson. Je vous promets qu'elles seront bien traitées et bien nourries. De plus, on vous donnera vingt sacs de café et une belle ration de tabac en échange. Voilà les conditions que je vous propose.

La proposition énoncée, le patron tourna ses yeux vers le jeune Urkizu pour voir s'il était capable de traduire ce qu'il venait de dire dans la langue des Inuits.